

ORTHODOXIE

N° 177 | 📄 | DÉCEMBRE 2019

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Peu de nouvelles, pour ne pas dire aucune, qui vaille d'être signalée.

Des projets sont en préparation et seront communiqués au moment opportun.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

Tu ne veux pas savoir ce que Dieu n'a pas voulu qu'on ignore, mais tu veux savoir ce qu'il ne nous a pas engagés à rechercher.

saint Fauste de Riez

(sur l'Esprit saint chap. 9)

SOMMAIRE

- PAROLES DE NOTRE PÈRE PARMIS LES SAINTS MARC, ARCHEVÊQUE D'ÉPHÈSE,...
- L'OMOPHORE
- LA VIGNE DE THÉOGNOSTE ET L'IMPÉRATRICE EUDOXIE
- L'ARRIVÉE DES ICONOGRAFES GRECS À KIEV
- LE COMBAT DU GRAND MARTYR SAINT NICÉPHORE
- MIRACLES DE SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE
- MORT D'ARIUS
- HISTOIRE DU COMTE JOSEPH DE DEUX JUIFS BAPTISÉS MIRACULEUSEMENT
- L'ICÔNE DE LA TOUTE SAINTE «JOIE DES AFFLIGÉS»
- MIRACLE REMARQUABLE ...

Le Christ vient au monde, glorifiez-le, le Christ descend des cieux, allez à sa rencontre; sur terre voici le Christ, exaltez-le, terre entière, chante pour le Seigneur, peuples, louez-le dans l'allégresse, car il s'est couvert de gloire.

Le Christ qui s'incarne comme enfant, le Christ devenu pauvre volontairement, le Christ qui se révèle à nos yeux, voici que la Vierge à Bethléem vient l'enfanter maintenant : que se réjouissent la terre et le ciel !

dimanche avant la Nativité du Sauveur

Paroles de notre père parmi les saints Marc, archevêque d'Éphèse, prononcées en présence de nombreux évêques, hiéromoines et moines le jour où il s'est présenté à Dieu

Je désire exprimer mon sentiment de façon plus précise; tout spécialement maintenant que la fin de ma vie approche, afin d'être en accord avec moi-même du début jusqu'à la fin, et que personne n'aille imaginer que je disais une chose, et que j'en dissimulais une autre dans mes pensées, ce qui ferait que je mérite d'être couvert de honte en cette heure de mon trépas.

Je dirais à propos du Patriarche, qu'il ne lui vienne pas l'idée, éventuellement, de me rendre quelque honneur lors de la sépulture de mon humble corps, ni d'envoyer un de ses évêques auprès de ma tombe, ou un de ses prêtres, ni, d'une façon générale, quelque personne se trouvant en communion avec lui, afin de prendre part à la prière ou se joindre à nos prêtres invités pour les funérailles, pensant qu'autrefois, ou de façon secrète, j'ai pu admettre la communion avec lui.

Vu l'impossibilité de parler dans laquelle je me trouverai, et de peur que cette impossibilité ne serve de prétexte à ceux qui ne connaissent pas bien et pleinement mes opinions de suspecter je sais quel esprit de conciliation, je tiens à dire et à témoigner devant l'assistance nombreuse et tous les hommes dignes qui se trouvent ici que, ni dans ma vie ici-bas, ni après ma mort, je n'admets ni l'union qui a eu lieu, ni les dogmes latins qu'il a, lui ainsi que ses partisans, personnellement acceptés et, pour la mise en oeuvre desquels, il a occupé ce siège de primat afin de renverser les dogmes véridiques de l'Église.

Je suis tout à fait certain que, plus je me tiens loin de lui et de ses semblables, plus je me trouve près de Dieu et de tous les saints; et plus je me sépare d'eux, plus je suis en union avec la Vérité et avec les saints pères, théologiens de l'Église; de même, je suis convaincu que tous ceux qui sont de leur nombre sont éloignés de la Vérité et des bienheureux docteurs de l'Église. C'est pourquoi, je dis : de même que durant toute ma vie j'ai été séparé d'eux, je le reste alors que je m'en vais, ainsi qu'après ma mort, je refuse de m'adresser ou de m'unir à eux et je dis avec serment que personne (d'entre eux) n'approche de mes funérailles, ni de ma tombe, ni de quiconque de chez nous, pour essayer de s'unir et de concélébrer avec les nôtres, car ceci signifierait vouloir mêler ce qui ne peut pas l'être; ils doivent, au contraire, être totalement séparés de nous jusqu'au jour où Dieu accordera la guérison et la paix à son Église.

L'OMOPHORE

Du grec «omophorion» issu de «ômos» qui signifie épaule et «phérein» qui signifie porter par «phoros.» C'est une large et longue bande d'étoffe de soie, brodée et ornée de croix, que les évêques portent autour du cou depuis les premiers siècles. Une extrémité tombe par-derrrière sur l'épaule et l'autre par-devant jusqu'aux genoux.

Il se porte au-dessus du sakkos et symbolise la brebis que le Bon Pasteur a ramenée à lui, en la portant sur ses épaules et donc l'attention pastorale de l'évêque envers ses ouailles.

L'évêque revêt le grand omophore pour les offices liturgiques solennels – qui ne peut être célébrer que dans une église consacrée – sauf pour la liturgie eucharistique où il porte le petit omophore, dont les deux bouts se ferment sur la poitrine en étant cousus, ou bien boutonnés.

Pourquoi l'évêque le change au début de la liturgie ? Je ne le sais; mais il est probable que c'est simplement par une raison pratique, – comme souvent – et on a rajouté une signification symbolique.

a. Cassien

LA VIGNE DE THÉOGNOSTE ET L'IMPÉRATRICE EUDOXIE

Il y avait dans la ville un certain sénateur, Théognoste, qui aimait le Christ et qui avait la crainte de Dieu sans cesse devant les yeux. L'empereur l'aimait donc beaucoup, mais Gaïos, un sénateur arien, par jalousie, a dénoncé Théognoste auprès de l'empereur disant que celui-ci l'avait insulté et l'impératrice aussi. Selon Gaïos, Théognoste aurait dit qu'elle était la peste et insatiable pour accumuler des biens. L'empereur, à l'instant même, a donc exilé Théognoste à Thessalonique et a confisqué tous ses biens sauf une propriété hors de la ville qui subviendrait aux besoins de sa femme et de ses enfants.

Alors, Théognoste, partant en exil, s'est fait maltraiter en route, est tombé malade et est mort. Alors, la veuve de Théognoste, voyant les choses terribles qui étaient arrivées à son mari et la perte de leurs nombreux biens, s'est liée à un inconnu comme servante puisqu'elle était accablée et vraiment dans le besoin. Elle a donc pris ses enfants et s'est réfugiée à l'église auprès du bienheureux Jean (Chrysostome) lui annonçant tout ce qui s'était passé. Ayant entendu l'histoire, l'évêque, ému par ces nouvelles, s'est grandement affligé. Il a aussi commencé à la consoler en disant :

Ne t'afflige pas, mais reçois les événements qui sont arrivés à toi et à ton mari plutôt avec reconnaissance, car tu as Dieu comme juge de toi et de ton veuvage. Il est le Père de tes orphelins et il sait tout. Il s'occupe de tout ce qui nous est utile comme si nous étions membres de sa propre famille. Cependant, si Théognoste est mort injustement en exil, la mort lui est arrivée pour la jouissance de la vie éternelle et pour la perte et le châtement inévitable de ses accusateurs.

Par toutes ces paroles, et d'autres semblables, Jean l'a consolée, l'a renvoyée chez elle et lui a remis des ressources de l'hôtellerie de l'église pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants afin de les délivrer du malheur. Il a même demandé à l'empereur de restaurer à la veuve ses biens et ceux de son mari. Mais pendant que l'empereur y pensait encore, le Malin soulevait un malheur contre la femme infortunée, contre ses enfants et contre le bienheureux Jean.

Le temps des vendanges est survenu, pendant lequel tout le monde sortait dans la campagne pour vendanger les vignes. L'impératrice Eudoxie est sortie aussi dans les propriétés impériales hors de la ville pour se promener. Se trouvant près de la propriété de Théognoste, elle est entrée et a coupé de ses propres mains une grappe de raisins de la vigne et l'a mangée, mais ses serviteurs lui ont dit : «Maîtresse, la vigne appartient à quelqu'un d'autre.»

Une loi impériale ordonne que si l'empereur ou l'impératrice entrent dans une propriété hors de la ville et y marchent, ou même goûtent de son fruit, le seigneur de ce lieu perd son autorité sur le lieu et cette propriété se joint aux domaines impériaux. Le seigneur de la propriété confisquée peut prendre à la place de celle-ci soit une autre dans un domaine impérial où l'empereur n'est pas encore entré, soit le prix en argent de sa propriété jusqu'à sa juste valeur.

Alors, l'impératrice a commandé d'inscrire la propriété de Théognoste parmi les domaines impériaux pour deux motifs : d'une part, désirant accabler la veuve et ses enfants parce qu'elle s'est fâchée contre la veuve quand celle-ci s'était réfugiée chez Jean; d'autre part, cherchant un prétexte par lequel elle pourrait se quereller avec lui et, au moment convenable, l'expulser de l'Église. L'impératrice connaissait le caractère sympathique de Jean concernant de telles choses et que, s'il entendait cette histoire de malheur, il ne méprisera pas la veuve et ses orphelins qui ont subi un traitement injuste. Et presque immédiatement quelque chose se préparait qui aiderait l'impératrice, selon ce qu'elle désirait.

Voilà précisément ce qui est arrivé. Connaissant l'histoire, le bienheureux Jean a fait dire à l'impératrice les paroles suivantes par son archidiacre Eutychès, homme sensé et orné d'une vie agréable :

La foi qui aime le Christ et la vie de vos parents sont évidentes à tous. C'est pourquoi par leurs prières et par leur bonne conduite, Dieu a cédé à l'importunité et t'a attribué le sceptre de ce royaume terrestre, acceptant par tes œuvres de te proclamer héritière du royaume céleste. Car l'argent, la gloire et l'apparence du monde ne nous profiteront pas dans le redoutable jour du jugement, mais plutôt seulement, le genre de vie à travers nos œuvres. N'oublie pas cette crainte de Dieu. Tout le monde sait que le souffle de nous tous est entre ses mains. Dieu ajoute à celui-ci et il enlève de celui-là selon sa volonté. Poussière et cendres sommes-nous et après un peu de temps nous partons vers la terre dans un pays sombre et ténébreux comme aussi tous

les empereurs, gouverneurs et commandants avant nous. Regarde les empereurs avant toi : ce qu'ils étaient alors et ce qu'ils sont devenus. Comprends comment chaque jour ceux qui vivent heureusement se vantent et s'estiment heureux, chaque jour se souvenant de bonnes choses. Mais ceux qui vivent malheureusement, toujours en maux et en tempêtes, on les oublie. Le plus souvent personne ne prononce leur nom ni se souvient certainement des injustices qu'ils ont subies. Que votre piété, qui aime le Christ, imite donc ceux qui ont gardé la foi sans tache et qui ont achevé la belle course dans cette vie à travers de bonnes œuvres. Alors commande de restaurer à la femme humiliée de Théognoste et à ses enfants leur vigne qu'ils avaient comme consolation, car l'oppression et la peine qui sont tombées sur eux sont suffisantes : Théognoste est mort en exil et ils ont perdu tous leurs moyens de subsistance. Oui, je t'implore de délier ta rancune contre elle, te souvenant que dans les évangiles, le Sauveur nous a ordonné de ne pas laisser le soleil se coucher sur notre colère. Encore, il a continué en termes précis au sujet de l'homme riche, disant : «Insensé, cette nuit ton âme sera demandée et ce que tu as préparé, qui l'aura ?» La saveur douce du fruit de la vigne, celle des figues, la graisse de l'huile, les biens, le superflu des choses désirables ou la gloire du pouvoir descendront-ils avec nous en Hadès ? Abandonnant tout, ne nous éloignons-nous pas des choses d'alors, nus et sans défense ? Et bien donc, te souvenant de tout cela, ordonne de restaurer la vigne afin qu'il soit bien pour toi au jour du jugement.

Ayant expliqué ces choses et d'autres semblables à Eutychès, Jean l'a envoyé auprès de l'impératrice.

Lui, Eutychès, arrivant auprès de l'impératrice, lui a annoncé le message de Jean, et elle, l'ayant entendu, a écrit cette réponse : Tu t'endurcis le cœur pour me questionner; tu me juges comme obtenant injustement et iniquement quelque chose pour moi-même, toi qui ne connais pas les lois et les décrets impériaux, toi qui ne m'accordes pas l'honneur dû aux personnes impériales, mais tu me méprises. Mais je ne supporterai absolument pas que tu m'insultes. Au sujet de la vigne de Théognoste, tu n'ignores pas les lois des Romains, ce qu'elles ordonnent concernant de telles choses. Si tu les ignores, alors apprend comment elles sont établies depuis longtemps. Que l'une des deux satisfactions soit offerte : soit une autre propriété, là où elle voudrait, semblable à l'autre vigne, soit le prix en argent de celle qui a été confisquée, car moi je ne veux pas enfreindre les lois impériales anciennes; je ne peux supporter de faire une chose pareille.

Lorsque le bienheureux Jean a lu cette note, se mettant debout, il est allé auprès de l'impératrice dans le palais et s'étant assis, il a recommencé à l'admonester encore plus que la première fois. Et ensuite, il a dit : «Toi qui agis injustement contre la veuve, cette femme que tu ne veux pas écouter, restaure-lui sa propre vigne.»

Et l'impératrice a répondu : «Je t'ai déjà écrit ce que les empereurs avant nous ont défini concernant de telles propriétés. Et moi, j'ai offert le choix d'une propriété à la place de l'autre ou le prix en argent de celle-là.»

Jean lui a répondu : «Je t'ai dit et je dis encore : restaure à la veuve ce qui est à elle, car elle ne cherche rien d'étranger auprès de toi.»

Mais l'impératrice lui a dit : «Ne parle pas ainsi aux personnes impériales, car ceci ne te sert à rien.»

Jean, lui répondant, dit encore : Restaure la vigne et ne te réfugie pas dans les vieilles lois et certainement pas dans les ordonnances des non baptisés, car tous les empereurs peuvent dicter des lois et rien ne t'interdit de renverser les lois et les décrets injustes. Toi, tu es impératrice et femme d'empereur. Pour le reste, refuse d'écouter, comme une nouvelle Jézabel, et tu amèneras sur toi une malédiction égale à la souffrance de la vraie Jézabel.

Lorsque Jean eut terminé, l'impératrice s'est grandement fâchée et a commandé de l'expulser du palais par la force. Ainsi montrant le venin caché dans son cœur contre le juste, elle a dit ouvertement :

Moi, je me vengerai moi-même de celui-là et je ne restaurerai ni la vigne, ni une autre propriété à sa place, ni le prix en argent de la première. Qu'il n'essaie pas de me convaincre et de me forcer à faire ce que je ne veux pas. Je t'enseignerai à ne pas me mépriser.

L'ARRIVÉE DES ICONOGRAFES GRECS À KIEV

À une certaine époque, plusieurs iconographes grecs, venant de Constantinople, arrivèrent au monastère des Grottes (de Kiev) et commencèrent à se lamenter :

«Amenez ici devant nous les hommes qui nous ont engagés. Nous voulons faire une enquête. Ils nous ont engagés pour embellir une petite église et nous avons conclu une entente devant témoins. Cette église-ci est très grande. Reprenez l'or que nous avons reçu comme rémunération et nous rentrerons à Constantinople.»

L'higoumène Nikon ne comprit pas de quoi ils parlaient et leur demanda : «Qui étaient ceux qui ont conclu cette entente avec vous ?»

Alors, les Grecs décrivirent les hommes, les nommant Antoine et Théodose, mais l'higoumène leur répondit : «Mes enfants, il est impossible de les amener devant vous, car ils ont quitté ce monde il y a dix ans. Ils continuent, par contre, de prier sans cesse pour nous; ils défendent résolument cette église; ils veillent au bien-être de ce monastère, et ils protègent tous ceux qui y demeurent.»

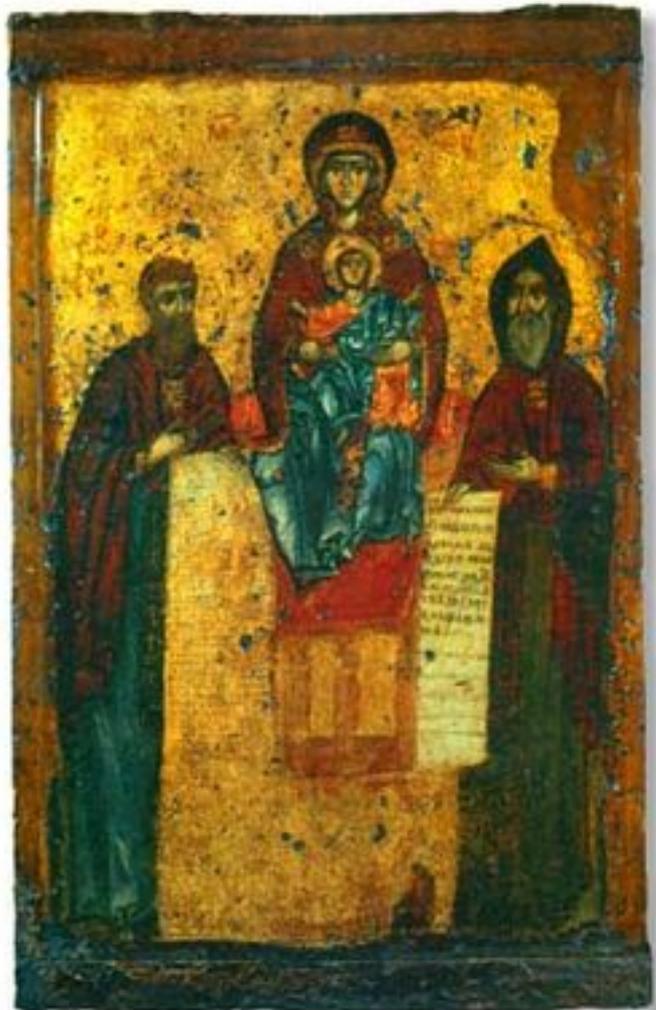
En entendant ces paroles, les Grecs s'étonnèrent grandement. Néanmoins, ils amenèrent auprès de l'higoumène de nombreux marchands, grecs et abkhazes, qui les avaient accompagnés de Constantinople à Kiev. Les iconographes déclarèrent :

«Nous avons fait l'entente et accepté l'or comme paiement de la part de ceux qui nous ont engagés, en présence de ces marchands-ci. Mais, Père higoumène, puisque vous refusez de faire venir devant nous les hommes qui nous ont donné la commande, ou puisque vous ne pouvez pas les amener ici, montrez-nous alors les images de ceux-là afin que nos témoins puissent les voir.»

Lorsque l'higoumène leur fit venir les icônes des saints Antoine et Théodose, les Grecs et les Abkhazes, en les voyant, se prosternèrent profondément et dirent : «En vérité, voici leur image ! Et nous croyons que même après leur mort, ils vivent toujours et peuvent protéger, sauver et secourir ceux qui leur demandent de l'aide.» Ils décidèrent donc de donner en présent la mosaïque qu'ils avaient apportée avec eux de Constantinople. Ils avaient l'intention de la vendre mais, après cette expérience, ils préférèrent la donner pour embellir l'autel.

Les iconographes commencèrent alors à confesser leurs péchés :

«En arrivant en bateau à la ville de Kanev sur le fleuve Dniepr, nous avons eu la vision d'une montagne sur laquelle se trouvait une grande église. Nous avons interrogé d'autres voyageurs : *Quelle église est-ce ?* Ils ont répondu : *C'est l'église du monastère des Grottes où vous allez peindre des icônes.* Nous nous sommes fâchés, nous avons résolu de rebrousser chemin et nous avons commencé à descendre le fleuve. Pourtant, cette nuit même, un terrible orage s'est abattu sur le fleuve et, à notre réveil le lendemain matin, nous avons appris que nous étions au village de Tripole, en amont, et qu'une certaine force nous attirait toujours vers l'amont. C'était avec grande difficulté que nous sommes arrivés à retenir le bateau. Nous y avons passé toute la journée en essayant



de comprendre la signification de cet événement, car, pendant une nuit, sans avoir ramé, nous avons couvert une distance qui normalement nécessite trois jours.»

«La nuit suivante, nous avons eu la même vision de l'église dans laquelle il y avait une icône de la Sainte Vierge. De cette icône est sortie une voix disant : *Hommes ! Pourquoi êtes-vous inquiets ? Pourquoi ne vous soumettez-vous pas à ma volonté et à celle de mon Fils ? Si vous n'obéissez pas et si vous essayez de prendre la fuite, vous et votre bateau serez enlevés d'ici et placés dans l'église. Sachez également que vous ne quitterez jamais le monastère; vous y serez tonsurés et y terminerez vos jours. Dieu, pourtant, vous accordera sa miséricorde dans la vie éternelle en considération des bâtisseurs du monastère, les higoumènes Antoine et Théodose.* Le lendemain, en nous éveillant, nous avons essayé une deuxième fois de nous évader et avons fait le grand effort de ramer en aval, mais le bateau montait sans cesse vers l'amont, de sa propre force. Finalement, il a touché terre au-dessous du monastère.»

Après avoir terminé leur histoire, les Grecs et les moines glorifièrent Dieu, l'icône miraculeuse de sa très-pure Mère et les saints pères Antoine et Théodose. Et en vérité, les iconographes grecs devinrent moines, terminant leurs jours au monastère des Grottes. À leur mort, ils se firent enterrer près de l'autel, et leurs robes y sont toujours suspendues; les autres moines préservèrent leurs livres dans le monastère. Ces derniers ainsi que les robes servent à rappeler ce miracle.



Cette histoire me fait penser à un événement similaire et contemporain de la vie de l'higoumène Ménas de Lamia, que j'ai personnellement connu, et dont j'ai déjà relaté la Vie dans un ancien bulletin, et peut-être même cet épisode-ci. Mais deux fois cousu tient mieux, comme on dit.

Un jour, des ouvriers ramassaient des melons dans un champ près de Lamia. Un moine s'approcha d'eux et leur demanda de charger le camion et de l'amener au monastère de sainte Marie Madeleine en haut dans la montagne, de la part de l'higoumène.

En arrivant avec leur charge, les ouvriers demandèrent à la sœur portière de voir l'higoumène. Celle-ci leur fit comprendre que l'higoumène s'était « endormi » (c'est-à-dire : qu'il était décédé). Les ouvriers pensèrent qu'il faisait simplement la sieste. Après quelque temps passé dans l'hôtellerie, ils redemandèrent à la sœur de voir l'higoumène. Celle-ci leur répondit cette fois-ci que l'higoumène était mort. Effrayés, les ouvriers firent comprendre à la moniale que c'était bien lui, l'higoumène, qui leur était apparu et leur avait donné l'ordre d'apporter les melons au monastère.



Rien de ce qui se produit dans le corps ne peut réjouir de façon continue : le plaisir de boire s'arrête avec la satiété et pour la nourriture de même, le rassasiement éteint l'appétit, et tout désir, de la même façon, se flétrit lorsqu'on obtient l'objet du désir. Naît-il de nouveau, de nouveau il se flétrit. Aucun des plaisirs sensibles ne satisfait définitivement ni ne demeure identique.

saint Grégoire de Nysse (sur l'Écclesiaste, hom. 2)

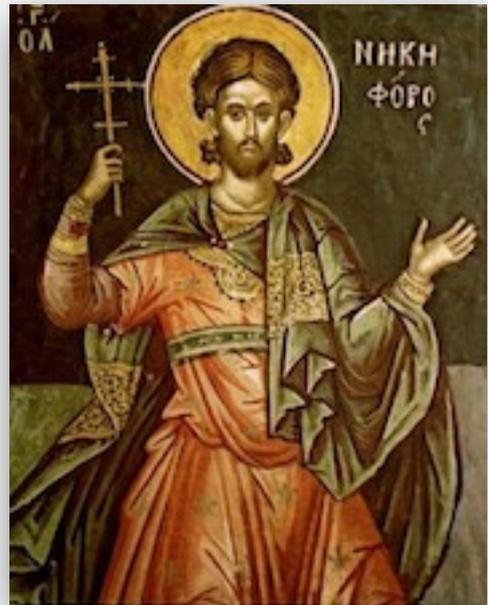
LE COMBAT DU GRAND MARTYR SAINT NICÉPHORE

(l'an de Jésus Christ 260)

fêté le 9 février

Il y avait à Antioche un prêtre nommé Saprice; un autre chrétien, mais simple laïque, nommé Nicéphore, était l'ami très intime de ce prêtre. Tous deux s'aimaient du point qu'on eût dit qu'ils étaient frères, nourris ensemble dans le sein d'une même mère, tant leur charité fraternelle dépassait ce que l'amitié chez les hommes a de plus tendre. Déjà depuis longtemps ils vivaient dans cette étroite union, quand l'adversaire du genre humain, l'ennemi de tout ce qui est grand et beau, jeta sur leur bonheur un regard d'envie, et créa entre eux une inimitié si profonde, qu'ils évitaient même de se rencontrer sur la place publique. Une haine satanique s'était emparée de leurs âmes.

Après de longs jours passés dans cette disposition criminelle, Nicéphore enfin, rentrant en lui-même, comprit que la haine est l'œuvre du diable. Il pria quelques amis d'aller trouver le prêtre Saprice, de lui demander grâce pour Nicéphore, le conjurant en son nom de pardonner et de recevoir son repentir; mais Saprice refusa tout pardon. Une deuxième fois, Nicéphore lui envoya d'autres amis pour l'adoucir en sa faveur. Et malgré leurs prières, Saprice pour la seconde fois les refusa. Le bienheureux Nicéphore cependant eut recours à de nouveaux amis plus dévoués encore, afin d'obtenir par eux le pardon de sa faute; car il est écrit que toute parole doit avoir son appui dans le témoignage de deux ou trois témoins. Mais l'homme au cœur dur et implacable avait oublié la parole du Seigneur Jésus Christ : «Pardonnez, et il vous sera pardonné;» et cette autre : «Si vous ne remettez pas aux hommes les offenses qu'ils vous ont faites, votre Père céleste ne vous remettra pas les péchés que vous avez commis contre lui.» À toutes ces supplications, il ne pardonna pas. Pour Nicéphore, quand il vit que Saprice dédaignait la prière de leurs



communs amis, qui imploraient en vain son pardon, fidèle à sa foi et plein de respect pour son Dieu, il courut à la maison de Saprice et se jeta à ses pieds en lui disant : «Père, au nom du Seigneur, pardonne-moi.» Et cette fois encore, Saprice refusa de se réconcilier. Pourtant Nicéphore était son ami, un ami qui descendait en ce moment jusqu'à la prière, lorsque lui, avant toute prière, aurait dû, dès la première excuse, l'accueillir avec bonté; bien plus, Saprice était chrétien, il était prêtre et s'était engagé solennellement au service du Seigneur.

Sur ces entrefaites, une persécution s'éleva dans la ville qu'ils habitaient. Les chrétiens étaient soumis à de cruelles épreuves. Saprice tout d'abord fut arrêté et livré au proconsul. Quant on l'eut amené devant son tribunal, le proconsul lui dit : «Quel est ton nom ?» Saprice répondit : «On m'appelle Saprice.» Le proconsul dit : «Le nom de ta famille ?» Saprice répondit : «Je suis chrétien.» Le proconsul dit : «Es-tu clerc, ou laïque ?» Saprice répondit : «Je suis dans l'ordre des prêtres.» Le proconsul dit : «Nos Augustes, les maîtres de ces contrées et de tout l'empire romain, Valérien et Gallien, ont porté un décret qui oblige tous ceux qui se disent chrétiens à sacrifier aux dieux immortels. Celui qui, méprisant ces ordres, refusera d'obéir, doit être soumis à tous les genres de tortures, puis condamné à la mort la plus cruelle.» Mais Saprice, ferme devant la menace, répondit au proconsul : «Nous chrétiens, nous avons le Christ pour roi, parce qu'il est le seul vrai Dieu, Créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils renferment. Tous les dieux des nations sont des démons; qu'ils disparaissent donc de la surface de la terre, ces dieux incapables de donner un secours aussi bien que de nuire, ou de créer le plus léger obstacle à des hommes qui les ont fabriqués de leurs mains.»

Le proconsul, irrité de cette réponse, ordonna qu'on le jetât dans une machine en forme de vis, pour y être cruellement tourmenté. Saprice alors dit au proconsul : «Mon corps est dans

tes mains, et tu peux exercer contre lui ta cruauté; mais sur mon âme tu n'as aucun pouvoir, ni toi ni personne au monde, si ce n'est le Seigneur, le Christ Jésus qui l'a créée.» Et il soutenait avec courage les longues tortures. À la fin, le juge, voyant qu'il ne pouvait triompher de sa constance, prononça la sentence; elle était conçue en ces termes: «Saprice le prêtre a méprisé les ordres des empereurs et refusé d'obéir; il n'a pas voulu sacrifier aux dieux immortels, sous le prétexte de ne pas renoncer à l'espérance des chrétiens; je le condamne à la peine capitale.»

Après avoir entendu cette sentence qui lui assurait le martyre, Saprice sortait du prétoire et s'empressait d'aller recueillir la couronne céleste, lorsque le bienheureux Nicéphore, qui avait appris son bonheur, accourut à sa rencontre, et, se jetant à ses pieds, lui dit : «Martyr du Christ, pardonne-moi; car j'ai péché contre toi.» Saprice ne répondit pas. Le bienheureux Nicéphore, se relevant, courut par une autre rue pour le retrouver encore avant qu'il sortit de la ville; il se jeta de nouveau au-devant de lui, et lui dit : «Je te conjure, martyr du Christ, fais-moi grâce et pardonne-moi l'offense que je t'ai faite par faiblesse humaine. Voilà que tu vas recevoir la couronne des mains du Seigneur que tu n'as pas voulu renier, et dont tu as confessé le nom en présence de nombreux témoins.» Mais Saprice, le cœur aveuglé par la haine, ne pardonna point et refusa de répondre, en sorte que les bourreaux eux-mêmes disaient à Nicéphore : «Insensé que tu es, nous n'avons jamais vu ton pareil : dans un instant on va lui trancher la tête, et tu lui demandes grâce !» Le bienheureux Nicéphore leur répondait : «Vous ne savez pas ce que je demande au confesseur du Christ; Dieu le sait.» Et il suivit jusqu'au lieu où Saprice devait être exécuté, et là il lui dit encore : «Il est écrit : Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert.» Mais ces paroles touchantes d'un ami, le cruel ne les entendait pas; la prière ne pouvait fléchir sa dureté; il fermait l'oreille, comme le serpent à la fois aveugle et sourd, qui n'entend pas la voix de l'enchanteur.

Mais la parole du Seigneur ne saurait tromper. Il a dit : «Si vous ne pardonnez pas à vos ennemis, on ne vous pardonnera pas;» c'est pourquoi, quand il eut vu que rien ne pouvait fléchir Saprice, et que celui-ci n'avait pour son prochain ni miséricorde ni compassion, mais une implacable haine, il le priva du secours de sa grâce, ou plutôt ce fut Saprice qui s'en rendit lui-même indigne, à cause de sa haine invétérée, de son implacable ressentiment contre un ancien ami, contre un frère. Les bourreaux dirent à Saprice : «Mets-toi à genoux, afin qu'on te coupe la tête.» «Pourquoi ?» demanda Saprice. Les bourreaux répondirent : «Parce, que tu n'as pas voulu sacrifier, et que tu as méprisé le décret des empereurs pour un homme qu'on appelle Christ.» À ces mots, le malheureux Saprice cria aux bourreaux : «Ne me frappez pas, je fais ce qu'ordonnent les empereurs, et je sacrifie aux dieux.» Ainsi l'avait aveuglé la haine, ainsi elle lui avait enlevé la grâce de Dieu. Dans les tourments les plus affreux, il n'avait pas renié le Seigneur Jésus Christ, et voilà qu'à la fin de sa vie, sur le point de recevoir le prix et la couronne de gloire, il renie et devient apostat.

Le bienheureux Nicéphore, qui l'avait entendu, se mit aussitôt à le prier avec instance : «Frère, ne pèche pas, je t'en conjure; ne renie pas le Seigneur Jésus Christ. Crains par-dessus tout d'apostasier, et de perdre une couronne que tu as achetée par tant de tourments.» Mais Saprice ne l'écouta pas, et il s'obstina à courir à l'abîme de l'éternelle mort, sacrifiant un poids immense de gloire à un moment de vie, qu'un coup d'épée allait trancher; tant le malheureux était aveuglé par la haine. Car il n'avait pas voulu écouter la Voix de notre Seigneur, qui nous crie, dans son Évangile : «Si vous apportez votre don à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; après quoi vous reviendrez offrir votre don.» Et dans une autre circonstance que Pierre et le prince des apôtres, lui avait fait cette question : «Si mon frère m'a offensé, combien de fois dois-je lui pardonner ? sept fois ?» le Seigneur lui répondit : «Je ne te dis pas sept fois seulement, mais soixante-dix fois sept fois.» Et lui le misérable, n'a pas voulu même une seule fois pardonner à son frère, quoique celui-ci lui demandât pardon avec les plus grandes instances. Le Seigneur a ordonné de pardonner à tous et du fond du cœur, même de laisser au pied de l'autel le présent qu'on allait offrir à Dieu, pour courir se réconcilier; et lui n'a même pas donné du bout des lèvres une parole, de pardon à son ami qui se repentait; il ne lui a point accordé la grâce qu'imploraient des prières ardentes; mais il a fermé devant un frère les entrailles de la pitié. C'est pourquoi les portes du royaume des cieux se sont fermées devant lui, le secours de l'Esprit de Dieu l'a abandonné, et il a perdu la glorieuse couronne du martyr. Ainsi donc, frères bien-aimés, mettons-nous en garde contre cette puissance diabolique, qu'on appelle la haine; pardonnons à tout le monde toute espèce d'injures, afin que nous méritions de

recevoir à notre tour le pardon du Seigneur Jésus Christ, selon la parole qu'il nous a Lui-même donnée : «Pardonnez-nous nos offenses;» car il est fidèle dans ses promesses.

Le bienheureux Nicéphore, voyant que l'apostasie de Saprice était consommée, dit aux bourreaux : «Moi, je suis chrétien, et je crois au Nom du Seigneur Jésus Christ que cet homme vient de renier. Frappez-moi donc.» Les bourreaux n'osèrent le frapper sans un ordre du proconsul. Tous cependant s'étonnaient de le voir se livrer ainsi de lui-même à la mort; car il répétait à haute voix : «Je suis chrétien, et je ne sacrifie point à vos dieux.» Un des bourreaux courrait au proconsul et lui dit : «Saprice a promis de sacrifier aux dieux; mais il y en a un autre qui veut mourir pour celui qu'on appelle le Christ. Il crie : «Je suis chrétien; je ne sacrifie point à vos dieux et n'obéis point aux ordres de vos empereurs.»

Le proconsul, ayant entendu ce rapport, rendit aussitôt contre Nicéphore cette sentence : «Si cet homme ne sacrifie point aux dieux immortels, selon les ordres de nos empereurs, qu'il meure par le glaive.» En conséquence, ils s'emparèrent du bienheureux Nicéphore et lui tranchèrent la tête, comme le proconsul l'avait ordonné. Ainsi fut consommé le martyre de Nicéphore. Le front ceint d'une glorieuse couronne, il s'éleva dans les cieux sur les ailes de la foi, de l'amour et de l'humilité. Sa tendresse fraternelle surtout lui mérita le martyre, et il eut le bonheur d'être compté dans les rangs des saints, pour célébrer avec eux la Gloire, la Grandeur et la Bonté du Dieu notre Maître et notre Sauveur de Jésus Christ, à qui appartient, comme au Père, l'honneur, la puissance et la gloire, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.



MIRACLES DE SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

Etant surpris de la nuit et d'une pluie violente, Grégoire entra avec ceux qui l'accompagnaient dans un temple d'idoles, le plus fameux de tout le pays, à cause des oracles. Il invoqua d'abord le nom de Jésus Christ, et fit plusieurs signes de croix, pour purifier l'air infecté par la fumée des sacrifices profanes. Ensuite il passa la nuit à chanter les louanges de Dieu, suivant sa coutume. Le matin après qu'il fut parti, le sacrificateur des idoles vint pour faire les cérémonies ordinaires. Les démons lui apparurent, et lui dirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce temple, à cause de celui qui y avait passé la nuit. Il fit son possible par des sacrifices et des purifications de toutes sortes, pour les obliger à revenir, mais en vain. |

Alors, transporté de colère, il chercha Grégoire, et le menaça de le maltraiter et de le faire punir par les magistrats, pour avoir eu la hardiesse, étant chrétien, d'entrer dans le temple des dieux. Grégoire l'écouta sans s'émouvoir, et lui dit : «Avec l'aide de Dieu je puis chasser les démons d'où il me plaira, et les faire entrer où il me plaira.» – «Fais-les donc rentrer dans leur temple,» dit le sacrificateur. Alors Grégoire rompit un petit morceau d'un livre qu'il tenait, et y écrivit ces paroles. «Grégoire à Satan : Entre.» Le sacrificateur emporta ce billet, le mit sur son autel et offrit ses sacrifices ordinaires; et il vit dans le temple ce qu'il avait accoutumé d'y voir auparavant. Il retourna sur ses pas, et, ayant atteint Grégoire avant qu'il fût arrivé à la ville, il le pria de lui faire connaître quel était ce Dieu, à qui les autres dieux obéissaient. Grégoire lui expliqua la doctrine chrétienne; mais il fut choqué de l'incarnation du Verbe, jugeant indigne de Dieu de paraître avec un corps parmi les hommes. «Ce ne sont,» dit Grégoire, «ni les paroles, ni les raisonnements humains qui persuadent cette vérité, mais les merveilles de la puissance de Dieu.» – «Eh bien,» dit le sacrificateur, lui montrant une pierre d'une grandeur extraordinaire, «commandez à cette pierre de changer de place, et d'aller dans un tel endroit, qu'il lui marqua.»

Grégoire commanda à la pierre; elle obéit comme si elle eût été animée, et le païen ne délibéra plus. Il abandonna sa femme, ses enfants, sa maison, son bien, son sacerdoce, pour suivre Grégoire et devenir son disciple. Le bruit de ces miracles l'ayant précédé, le peuple sortit de la ville en foule pour le voir.

Mais ils furent bien surpris quand il passa au milieu d'eux sans regarder personne, non plus que s'il eût marché dans un désert. Comme il avait tout quitté lorsqu'il se retira, il n'avait plus de maison dans la ville, et les fidèles qui le suivaient étaient en peine de se loger. «Quoi donc,» leur dit-il, "ne sommes-nous pas à couvert sous la protection de Dieu ? vous trouvez vous trop à l'étroit sous le ciel ? et faut-il à des chrétiens une autre demeure que celle que Dieu a donnée à tous les hommes ? Songez à bâtir chacun votre maison spirituelle, et ne vous affligez que de ce que nous ne trouverons point de tels édifices préparés; les maisons de pierre ne servent guère qu'à couvrir les crimes des méchants.» Alors un des plus riches de la ville nommé Musone, le pria de venir loger en sa maison, et il le préféra à plusieurs autres qui lui faisaient le même offre, parce qu'il était chrétien. Avant la fin du jour, un grand nombre crut à la parole de Dieu; et le lendemain dès le matin on vit à la porte de l'évêque des femmes, des enfants, des vieillards et toutes sortes de malades. Grégoire les guérissait tous, et, soutenant ainsi la prédication par ses miracles, il gagna en peu de temps une grande multitude. Il entreprit alors de faire bâtir une église, chacun y contribua de son argent ou de sa peine; elle fut placée dans le lieu le plus éminent de la ville, et on regarda comme un miracle qu'elle résista à plusieurs tremblements de terre, qui ruinèrent presque cette ville, et qu'elle fut épargnée dans la persécution de Dioclétien.

Grégoire était le conseil de son peuple dans toutes leurs affaires et l'arbitre de tous leurs différends. Deux frères en partageant la succession de leur père se disputaient un étang; le saint évêque ne put les accorder, et ils assemblèrent de part et d'autre des gens armés. La veille du jour qu'ils en devaient venir aux mains, il alla sur le bord de l'étang, et, après avoir passé la nuit en prière, il commanda à l'eau de se retirer, et elle se retira, sans qu'il en restât une goutte; les frères vinrent le matin, et ne trouvèrent plus que de la terre. On voyait encore cent ans après les marques de cet étang desséché.

On voyait aussi la preuve d'un autre miracle. Le fleuve Lycus s'enflait l'hiver, et, resserré par des montagnes, se débordait ensuite, ravageant le bas pays. Le peuple vint à grandes troupes prier le saint évêque d'y remédier; il alla sur le lieu, et, s'appuyant sur un bâton, il les entretenait par les chemins de l'espérance de l'autre vie. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la rivière avait accoutumé de rompre sa digue il leur représenta que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre des miracles; puis invoquant Jésus Christ à haute voix, il enfonça son bâton au lieu où la digue était rompue, et pria Dieu d'arrêter désormais ces eaux. Il s'en retourna; le bâton prit racine et devint un arbre, qui servit toujours de digue à cette rivière. Quand elle venait à s'enfler, sitôt que l'eau approchait du pied de l'arbre, elle s'arrêtait, et demeurait resserrée au milieu de son canal, jusqu'à ce que les torrents fussent écoulés. Voilà quelques-uns des miracles innombrables qui donnèrent à Grégoire le surnom de thaumaturge; car ce nom signifie en grec faiseur de miracles.

MORT D'ARIUS

Le but principal des eusébiens hérétiques dans le concile de Constantinople, en 336, était le rétablissement entier d'Arius. Il était présent, et l'empereur l'avait fait venir pour rendre compte de sa conduite. Car, après qu'il eut été reçu à Jérusalem, il s'en alla à Alexandrie, espérant profiter de l'absence de saint Athanase; mais le peuple catholique ne l'y pouvait souffrir, et, comme il avait grand nombre de partisans, il s'excita des tumultes, dont l'empereur fut averti, et ordonna à Arius de venir à Constantinople. On disait même que les eusébiens avoient sollicité cet ordre, du moins ils voulurent en profiter pour faire rentrer Arius en la communion de l'Eglise, dans la ville impériale, à la face de l'univers. Le saint évêque Alexandre de Constantinople, quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, leur résista avec une force invincible, et n'ayant pu détourner l'ordre de l'empereur pour faire venir Arius, il n'eut aucune complaisance pour lui quand il fut arrivé. Les eusébiens le priaient d'avoir compassion de ce prêtre, et de le recevoir en esprit de paix; ils le faisaient solliciter par d'autres personnes, qui, ne s'apercevant pas de leur malice, venaient de bonne foi lui faire de grands éloges de la douceur. Alexandre répondait : «La douceur dont j'userais envers Arius, serait une vraie cruauté à l'égard d'une infinité d'autres; les lois de

l'Eglise ne me permettent pas de contrevenir par une fausse compassion à ce que j'ai moi-même ordonné avec tout le saint concile de Nicée.»

Les eusébiens, voyant que l'artifice était inutile, s'emportèrent contre Alexandre, et le menacèrent hautement que, s'il ne recevait Arius au certain jour qu'ils lui marquaient, ils le feraient déposer lui-même, et qu'après l'avoir relégué bien loin, on mettrait en sa place un autre évêque, qui ne manquerait pas de recevoir Arius et ses disciples. L'exemple de saint Athanase montrait quel était leur pouvoir; et l'Eglise semblait réduite à une terrible extrémité. Alors saint Jacques de Nisibe, qui se trouva à Constantinople, conseilla aux fidèles d'avoir recours à Dieu, et de faire pendant sept jours des jeûnes et des prières. Comme on savait qu'il avait le don des miracles et de la prophétie, son conseil fut suivi. Alexandre l'exécuta le premier, il renonça aux discours et aux contestations, et pendant que les eusébiens s'agitaient par leurs intrigues, il s'enfermait seul dans l'église de la paix. Là, se jetant sous l'autel, le visage contre terre, il priait avec larmes, et continuait sans interruption pendant plusieurs nuits.

Les eusébiens persuadèrent à l'empereur qu'Arius tenait la doctrine de l'Eglise, et, sur ce fondement, résolurent de le faire recevoir dans la communion un certain jour qui était un dimanche. Le samedi précédent, Constantin, voulant s'assurer davantage, fit venir Arius dans son palais, et lui demanda s'il suivait la foi de Nicée. Arius dit que oui. Constantin lui demanda sa profession de foi par écrit. Arius la donna aussitôt. Elle était conçue avec un tel artifice, que l'hérésie n'y paraissait point, et on n'y voyait que des paroles de l' Ecriture. Constantin lui demanda s'il n'avait point d'autre créance, et ajouta : «Si vous parlez sincèrement, vous ne devez pas craindre de prendre Dieu à témoin de la vérité; mais si vous faites un faux serment; craignez la vengeance divine.» Arius jura qu'il n'avait jamais dit ni écrit autre chose que ce qui était dans son papier, et qu'il n'avait jamais tenu les erreurs pour lesquelles on l'avait condamné à Alexandrie. Quelques-uns ont dit que le papier qu'il tenait à la main était le symbole de Nicée, qu'en même temps il tenait sous son bras un autre papier où était sa véritable doctrine, et que c'était à ce dernier qu'il prétendait rapporter son serment. Quoi qu'il en soit, l'empereur, trompé par ce serment, manda l'évêque Alexandre, et lui dit qu'il fallait tendre la main à un homme qui cherchait à se sauver. Alexandre s'efforça de détromper l'empereur; mais, voyant qu'il ne faisait que l'irriter par ses remontrances, il se tut et se retira.

Les eusébiens le rencontrèrent, comme ils accompagnaient Arius qu'ils avaient pris à la sortie du palais, et le menaient par la ville avec pompe, pour le faire voir à tout le monde. Ils voulaient le faire entrer dans l'église à l'heure même; et comme Alexandre s'y opposait, ils renouvelèrent leurs menaces, et lui dirent qu'ils avoient fait venir Arius à Constantinople malgré lui, et qu'ils sauraient bien aussi malgré lui le faire recevoir à la communion le jour suivant. Eusèbe de Nicomédie lui dit ces mêmes paroles : «Si vous ne le voulez pas recevoir de gré, je le ferai entrer demain avec moi dès le point du jour; et comment l'empêcherez-vous ?» Alexandre, saisi de douleur, entra promptement dans l'église accompagné de deux personnes, dont l'une était Macaire, prêtre d'Alexandrie. Là, le saint vieillard, fondant en larmes, se prosterna devant l'autel, le visage contre terre, et dit : «Seigneur, s'il faut qu'Arius soit demain reçu dans l'Eglise, retirez votre serviteur de ce monde; mais si vous avez encore pitié de votre Église, et je sais que vous en aurez pitié, voyez les paroles d'Eusèbe : ne permettez pas que votre héritage tombe dans le mépris, ôtez Arius du monde, de peur que, s'il entre dans votre église, il ne semble que l'hérésie y soit entrée avec lui.» Alexandre priait ainsi le samedi sur les trois heures après midi, et ce pendant les eusébiens continuaient de mener Arius par la ville comme en triomphe; et lui, se comptant déjà pour rétabli, tenait plusieurs vains discours. Il était près de la place de Constantin, où était la colonne de porphyre, quand il fut saisi de crainte et du reproche de sa conscience. En même temps, il se sentit pressé de quelque nécessité naturelle, qui lui fit demander quelque lieu public de commodité, comme il y en avait dans toutes les grandes villes; on lui en montra un derrière la place, il y entra, et quelque temps après on l'y trouva mort, ayant perdu une grande quantité de sang.

Cette nouvelle s'étant répandue par toute la ville, les fidèles accoururent à l'église, pour rendre grâce à Dieu d'une protection si visible qu'il avait donnée à la vérité. Car, ils ne regardaient point la mort d'Arius comme un accident naturel, mais comme l'effet des prières d'Alexandre et de Jacques de Nisibe, et comparaient cette mort si hideuse à celle de Judas, dont Arius avait imité l'impiété. Alexandre eut la consolation de célébrer le lendemain le saint sacrifice en la compagnie des seuls orthodoxes, remerciant Dieu du secours qu'il avait donné à son Église en une telle extrémité. Constantin, voyant le doigt de Dieu et la prompt punition du parjure d'Arius, ne douta plus qu'il ne fût véritablement hérétique, et s'attacha plus que jamais à la foi de Nicée. Plusieurs ariens se convertirent; mais ceux qui demeurèrent opiniâtres, attribuèrent cette mort à un sortilège, tant il était constant qu'elle n'était pas naturelle. Le lieu où elle arriva fut regardé comme maudit; on l'allait voir en foule, et on s'avertissait d'éviter le siège funeste. Cela dura jusqu'à ce qu'un arien, riche et puissant, y fit bâtir une maison, afin d'en effacer la mémoire en changeant la forme de l'édifice.

HISTOIRE DU COMTE JOSEPH

L'empereur Constantin fit bâtir plusieurs églises en Palestine, par les soins du comte Joseph, juif de naissance, dont la conversion est remarquable. Il était natif de Tibériade, et tenait le rang d'apôtre; car c'est ainsi que les juifs nommaient ceux qui étaient les premiers après le patriarche chef de toute la nation, et qui composaient son conseil. Le patriarche était alors Hillel, de la race du fameux Gamaliel. Hillel, étant malade et près de mourir, pria l'évêque voisin de Tibériade de le venir trouver et de lui donner le baptême, sous prétexte de médecine. L'évêque vint à titre de médecin, et fit préparer un bain comme un remède utile au malade, qui de son côté fit retirer tout le monde, comme par pudeur. Ainsi le patriarche fut baptisé et reçut les saints mystères. Joseph était à la porte, et, regardant par des fentes, il vit tout ce qui se passait au dedans, et le remarqua soigneusement. Il vit aussi que le patriarche ayant dans la main une quantité d'or considérable, le donna à l'évêque, en disant : «Offrez-le pour moi, car il est écrit que *Ce que les prêtres de Dieu lient et délient sur la terre, est lié et délié au ciel.*» Ensuite on ouvrit les portes, ceux qui étaient venus voir le patriarche, lui demandaient comment il se trouvait de son bain, et il répondit qu'il se portait très bien, l'entendant d'une autre manière qu'eux. Après deux ou trois jours, pendant lesquels l'évêque le visitait souvent comme médecin, il mourut heureusement, laissant son fils qui était très jeune, sous la conduite de Joseph et d'un autre personnage très vertueux. Ce fils, nommé Judas, était le patriarche des juifs; car cette dignité passait de père en fils par succession, et pendant son bas âge, ses deux tuteurs gouvernaient tout.

Il y avait à Tibériade une chambre destinée à garder le trésor, et scellée, ce qui faisait soupçonner qu'elle renfermait de grandes richesses. Joseph eut la hardiesse de l'ouvrir en secret, mais il n'y trouva que des livres, savoir, l'évangile selon saint Jean, et les Actes des apôtres, l'un et l'autre traduits de grec en hébreu, et l'évangile selon saint Matthieu en hébreu, comme il l'avait écrit. La lecture de ces livres et le souvenir de ce qui s'était passé au baptême du patriarche, donnait à Joseph de grandes inquiétudes. Cependant, le jeune patriarche Judas, devenant grand, s'abandonna à la débauche, jusqu'à employer la magie pour corrompre des femmes. Il attaqua aussi une femme chrétienne, qui rendit les charmes inutiles par le nom de Jésus Christ et le signe de la croix. Cette preuve du pouvoir de Jésus Christ toucha encore fortement Joseph, mais sans le persuader de se faire chrétien. Le Sauveur lui apparut lui-même en songe, et lui dit : «Je suis Jésus que tes pères ont crucifié; crois en moi.» Il ne se rendit pas, et tomba dans une grande maladie, dont on désespérait. Le Sauveur lui apparut encore, lui disant de croire, et qu'il serait guéri. Il le promit, mais il ne tint pas sa parole, et demeura dans son endurcissement. Il tomba dans une autre maladie aussi dangereuse; et, comme on crut qu'il allait mourir, un vieux docteur de la loi vint lui dire à l'oreille : «Crois en Jésus Christ crucifié sous Ponce Pilate, fils de Dieu, et ensuite né de Marie, qui est le Christ de Dieu, qui est ressuscité, et qui dit venir juger les vivants et les morts.» Saint Épiphanes, qui raconte cette histoire, témoigne que les juifs avoient accoutumé d'en user ainsi, et qu'il avait appris d'un autre, qui était encore juif, qu'étant malade à la mort on lui avait dit à l'oreille : «Jésus Christ crucifié, fils de Dieu, te jugera.» Il semble qu'ils employaient ces paroles comme un caractère pour guérir les maladies.

Joseph demeurait toujours endurci. Jésus Christ lui apparut encore en songe, et lui dit : «Je te guéris, crois quand tu seras relevé.» Il releva en effet de cette maladie, mais il ne crut point. Jésus Christ lui apparut en songe, comme il était en santé, et lui en fit des reproches, et lui dit : "Pour te convaincre, si tu veux faire quelque miracle en mon nom, je te l'accorde." Il y avait à Tibériade un insensé qui allait tout nu par la ville, et déchirait tous les habits qu'on lui donnait. Joseph, voulant faire l'expérience de sa vision, mais encore incertain et honteux, l'amena chez lui, et ayant fermé la porte, prit de l'eau sur la quelle il avait fait le signe de la croix, et en arrosa de sa main le furieux, en disant : «Au nom de Jésus Nazaréen crucifié, sors de lui, démon, et qu'il soit guéri.» Cet homme fit un grand cri, tomba par terre, écuma, se débattit violemment, puis demeura longtemps immobile. Joseph crut qu'il était mort. Une heure après, il se leva en se frottant le visage, et, voyant sa nudité, il se couvrait des mains comme il put, ne se pouvant plus souffrir ainsi. Joseph lui donna un habit, il s'en vêtit, et, étant revenu en son bon sens, il lui rendit, et à Dieu, de grandes actions de grâces, voyant qu'il était guéri par son moyen. Ce miracle fut connu par toute la ville; et les juifs disaient : «Joseph a ouvert le trésor, il a trouvé écrit le nom de Dieu, et, l'ayant lu, il fait de grands miracles.» Ils disaient la même chose de Jésus Christ qu'il avait fait des miracles par la vertu du nom ineffable de Dieu qu'il avait trouvé dans le temple. Joseph demeura encore endurci.

Le patriarche Judas, étant venu en âge d'homme, lui donna par reconnaissance, ou lui confirma la charge d'apôtre, qui était lucrative chez les juifs. Il l'envoya en Cilicie avec ses lettres, où, étant arrivé, il faisait payer les dîmes et les prémices par les juifs de la province. Dans une certaine ville, il se trouva logé près de l'église, ayant fait amitié avec l'évêque, il lui demanda secrètement les Evangiles et les lisait. Sa charge d'apôtre l'obligea de déposer et de changer plusieurs moindres officiers, comme des archi-synagogues, des prêtres, des anciens, des azanites, c'est ainsi qu'ils nommaient ceux qui tenaient lieu de diacres ou de ministres. Joseph, voulant corriger leurs fautes et conserver la discipline, s'attira la haine de plusieurs. Pour s'en venger ils recherchaient curieusement ses actions, si bien qu'étant entrés chez lui tout d'un coup, ils le surprirent lisant les Evangiles. Ils se saisirent du livre, et de Joseph lui-même, le traînant par terre, et le maltraitant avec de grands cris; ils le menèrent dans la synagogue et le fouettèrent; l'évêque survint et le tira de leurs mains. Une autrefois ils le rencontrèrent dans un voyage, le jetèrent dans le fleuve Cydnus, qui passe en Cilicie, et crurent l'avoir noyé; mais il s'en sauva, et reçut peu de temps après le baptême. Il alla à la cour et fut aimé de l'empereur Constantin, à qui il raconta toute son histoire. L'empereur lui donna la dignité de comte, et lui dit de demander encore ce qu'il voudrait. Joseph demanda pour toute grâce d'avoir commission de l'empereur pour faire bâtir des églises dans les villes et bourgades des juifs, où jamais personne n'y en avait pu bâtir, parce qu'il n'y avait en ces lieux avec eux, ni païens, ni samaritains, ni chrétiens. Ce qu'ils observaient principalement à Tibériade, à Diocésarée, à Séphoris, à Nazareth et à Capharnaüm, de n'y souffrir aucun mélange d'étrangers.

Joseph, ayant reçu ce pouvoir par lettres de l'empereur avec la dignité de comte, vint à Tibériade. Ses lettres lui donnaient commission de faire travailler aux dépens de l'empereur, et lui attribuaient une pension. Il commença à bâtir premièrement à Tibériade, et se servit d'un grand temple qu'il y trouva commencé et imparfait, que l'on nommait Adrianée, parce qu'il avait été commencé par l'empereur Adrien, apparemment dans le dessein de le consacrer à Jésus Christ, comme il fit dans toutes les villes, au rapport de Lampride. Celui de Tibériade était déjà élevé à quelque hauteur, et bâti de pierres carrées de quatre coudées; les citoyens en voulaient faire un bain public. Le comte Joseph, ayant entrepris d'en faire une église, fit bâtir hors de la ville sept fours à chaux; mais les juifs en arrêtaient le feu par des enchantements, en sorte que les ouvriers, voyant qu'avec quantité de menu bois ils ne pouvaient faire de feu, s'en plaignirent au comte. Il y accourut aussitôt, et, ayant fait emplir d'eau un grand vase de cuivre, en présence d'une grande multitude de juifs assemblés pour voir ce qu'il voulait faire, il fit de son doigt le signe de la croix sur le vase, et dit : «Au nom de Jésus le Nazaréen, que mes pères et ceux de tous les assistants ont crucifié, que cette eau ait la vertu de délier tout le charme que ceux-ci ont fait, et de donner au feu son activité pour l'accomplissement de la maison du Seigneur.» Il prit de l'eau avec sa main, et en arrosa chaque fournaise. Le charme s'évanouit, et la flamme commença à sortir à gros bouillons devant tout le peuple, qui s'écria : «Il n'y a qu'un dieu qui assiste les chrétiens,» et ils se retirèrent.

Comme ils persécutaient souvent le comte Joseph, il se contenta de bâtir à Tibériade une petite église dans une partie du temple d'Adrien, et vint s'établir à Scythopolis. Il bâtit aussi, et acheva des églises à Diocésarée, et en quelques autres villes.

La blessure de la conscience se cicatrise, quand l'âme affligée par la pénitence se relève et trouve la sécurité dans l'espérance d'être pardonnée. Alors aussi ils savent pourquoi la main du Seigneur ne s'éloigne pas d'eux, car ils comprennent l'utilité de la componction, les avantages de l'affliction de la chair, quand l'assurance du pardon divin leur procure une joie ineffable.

Saint Grégoire le Grand (explication du Livre de Rois 3, 92,1-3)

DE DEUX JUIFS BAPTISÉS MIRACULEUSEMENT : L'UN AVEC DU SABLE; L'AUTRE PAR DES PETITS ENFANTS

Il ne faut pas encore taire, n’y cacher sous silence ce qui advint aussi de ce temps même, lorsque Marc Aurèle Antonin gouvernait l'Empire romain. Un Juif, voyageant avec quelques chrétiens par des lieux déserts et solitaires, arides et secs, chantait ordinairement des psaumes et eux des chansons spirituelles. Or, il advint qu’une maladie, qui subitement vint le surprendre, le tourmenta de sorte, qu’il semblait devoir rendre l'âme sur le champ, et demeurer en ces déserts. C’est pourquoi il supplia affectueusement les chrétiens, avec lesquels il voyageait, qu’ils ne le laissent point destitué de tout secours et aide, ainsi qu’il leur plaît le faire participant du divin lavement du baptême, puis après qu’ils s’en allassent leur chemin. Mais quand ils eurent allégué pour excuse, qu’il n’y avait aucun de la compagnie qui sût baptiser (car il fallait un prêtre) et que l’on ne trouvait point d’eau en ces lieux arides (lesquelles deux choses étaient requises à parfaire le baptême, tant par ancienne coutume, que par la loi certaine et inviolable) et après lui avoir refusé ce qu’il demandait, à raison du défaut de telles choses, le Juif ne laissa pas pourtant à demeurer ferme et attesté en son opinion, et trouva moyen de les contraindre par serment de le satisfaire. Une fois, lui ayant dévêtit ses habillements, dans du gravier, qui était là, au lieu d’eau, ils le baptisèrent au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, en lui jetant par trois fois du sablon sur la tête. Le Juif incontinent se sentit délivré de toute maladie et faiblesse (comme s’il eût été délié de quelque lien) par ce commencement merveilleux et non coutumier des mystères divins : et se trouva puis après beaucoup plus gaillard, disposé, et fort à marcher que ses compagnons. Arrivés à la maison, ils racontèrent le fait à Denis, évêque d’Alexandrie, lequel en fut merveilleusement étonné et mit cette affaire en délibération, pour en avoir l’avis des gens de l’Eglise. Après avoir ensemble le tout bien épluché et considéré, il fut attesté que le Juif, initié en telle sorte, devait encore être lavé d’eau, suivant la tradition de l’Eglise, afin de réparer le défaut, qui se trouvait en ce sacrement.

Les histoires racontent que du temps d’Athanasie le Grand, il advint un cas pareil à celui-ci: Et même nous savons bien qu’en notre temps a été fait un baptême quasi semblable. Un même enfant hébreu fréquentait familièrement des enfants de quelques chrétiens, et comme leur demeure était près de la mer, les enfants chrétiens aimaient se baigner et nager. L’enfant juif les suivait dans la mer tout nu, les autres enfants le baptisèrent en jouant. A cela, dès le commencement, il ne fit aucune résistance, ni refus. Mais après qu’ils eurent invoqué le troisième nom des divines personnes incluses dans la Trinité, et quand ayant plongé le Juif dans l’eau pour la troisième fois, ils déchirèrent le bord du tissu de sa robe, puis en firent (tellement quellement, et par imagination) un petit déguisement, duquel on use ordinairement en tel affaire et le mirent sur sa tête, en représentation d’un baume secret et mystique; puis armèrent sa main d’une petite verge de bois, en lieu du cierge béni : parachevant tous les mystères et cérémonies que l’on a coutume d’observer au sacrement de baptême. Finalement, ils se promenèrent à l’entour d’une église proche de là, comme faisant la procession. Et après qu’ils furent entrés dans l’église, ils rendirent grâces à Dieu, recevant la divine récompense de ce fait. L’enfant juif aussi, qui avait été ainsi initié par ce baptême, en fit tout autant que les autres. Or, celui qui avait la charge de l’église du lieu, s’enquit diligemment de ce baptême; et en ayant l’entière connaissance le signifia et fit savoir aux gens de l’Eglise de Constantinople, au mandement de laquelle l’enfant y fut mené; bien que les Juifs s’en s’efforçassent par tous moyens possibles d’empêcher l’accomplissement de ce baptême. L’affaire mise en délibération, l’avis du conseil fut, que ce qui défailait en tel cas, devait être accompli, suivant la coutume requise à l’exécution du sacrement. Ce qui fut fait ainsi qu’on l’ordonna. L’enfant baptisé, parvenu en âge compétent, se fit sacrer prêtre et est encore vivant présentement, exerçant l’état de secrétaire et gardien des ornements et reliques, en la grande Eglise de Constantinople.

L'Histoire ecclésiastique de Nicéphore, Xanthopoulos (livre 2; chapitre 37; en 1578)

.....
 • Après la blessure et la mort, seuls les plus vaillants et les vrais courageux se relèvent et :
 • recommencent à guerroyer, ce qui est de grand mérite et bien digne d’admiration. :
 • saint Syméon le Nouveau Théologien (catéchèse 3) :
 •

L'ICÔNE DE LA TOUTE SAINTE «JOIE DES AFFLIÉS»

Sur notre site, se trouvent déjà deux textes qui parlent de l'histoire de cette icône (voir dans iconographie - Icônes de la Toute Sainte).

Ci-après, je voudrais plutôt expliquer un peu le contenu de cette icône qui y figure ici.

Ce qui est commun à toutes les icônes de la «Joie des affligés» : On voit la Mère de Dieu debout, les mains étendues, la tête inclinée, et à ses pieds des pécheurs malheureux qui implorent son secours, en parcourant «la vallée des larmes» avec leurs épreuves.

Ce qui peut varier : parfois elle tient un sceptre dans la main droite et un voile blanc couvre par-dessus son manteau. Quelques fois des anges protègent les hommes. Il peut y figurer, en haut, le Christ et non la pseudo-Trinité qui est représentée maintes fois, hélas. L'Enfantrice de Dieu se tient, une fois sur un tapis, une autre fois sur un marche-pied. Des inscriptions peuvent illustrer l'icône. Par exemple : «Visite-nous et secours-nous dans la vieillesse et l'infirmité, ô Souveraine !» «Aide ceux qui sont dans les tourments du froid et de la nudité». «Habille ceux qui sont nus». «Vierge, Mère de Dieu, espérance et consolation des malades». Sur l'icône particulière, «Joie de tous les Affligés – avec des sous», figurent douze pièces d'argent.

Venons à notre icône représentée dans ce texte. Cette icône se concentre sur l'essentiel. La Vierge Marie étend sa droite en prière et avec la gauche elle protège les pécheurs. Elle ne porte pas le voile blanc mais on y voit sa ceinture, dont une partie de l'original est vénéré au



Mont Athos au monastère de Vatopedi. Selon la Tradition, la Toute Sainte aurait conçu elle-même sa ceinture et l'aurait transmise à l'apôtre Thomas lors de l'Ascension. En bas, se tiennent les malheureux avec leurs misères, parfois physiques, comme le paralysé avec ses béquilles, parfois psychiques, comme ce possédé de l'autre côté. Quelques fleurs égayaient l'icône qui signifient, si on veut, les consolations reçues. Le Malin inévitable, malheureusement se voit, mais la Mère de Dieu, plus forte que lui, le chasse.

Encore, pour terminer : Le titre «Joie des affligés» vient d'un chant liturgique du petit office de l'intercession à la Toute-sainte «Παντων Θλιβομένων ἡ χαρά...».



a. Cassien

MIRACLE REMARQUABLE DE LA SAINTE MÈRE DE DIEU ENVERS UN ENFANT HÉBREUX

Un miracle arriva du temps de saint Ménas, patriarche de Constantinople, du temps de l'empereur Justinien. On se souvient que saint Ménas avait succédé à Anthime après que ce dernier eut été déposé du siège épiscopal parce qu'il s'était révélé monophysite. Ménas fut élu à sa place et consacré par le pape Agathon.

Depuis longtemps, il y avait une coutume, à Constantinople : lorsqu'il restait un peu trop des parcelles du Corps immaculé et divin de notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus Christ, les prêtres envoyaient chercher les plus jeunes et vertueux enfants de ceux qui allaient à l'école apprendre les lettres, pour leur faire prendre et manger à jeun ces reliques. Cela m'est d'ailleurs arrivé à moi-même quand j'étais encore jeune enfant et a attaché dès le début de mon tendre âge à fréquenter les saintes églises et m'y rendre avec assiduité.

Or, voici que le fils d'un homme, Juif de religion et verrier de son état, se trouva parmi les enfants choisis à cet effet. Cet enfant ayant tardé plus que de coutume à retourner à la maison, son père et sa mère lui demandèrent pourquoi il était revenu si tard; il répondit qu'avec les autres enfants il avait mangé à la sainte église les divines parcelles qui restaient. Le père, entendant cela, fut pris de fureur et de rage.

Bien que l'enfant n'ait en rien manqué de conscience, le père fut à ce point fâché et en colère qu'il partit allumer son fourneau et, après qu'il fut bien échauffé, en éteignit la flamme. Prenant alors son fils, il le jeta sur la braise.

Cependant, la mère cherchait partout son fils. Ne le trouvant pas, elle courut par toute la ville en pleurant et en se lamentant avec beaucoup de douleur. Le troisième jour, s'arrêtant dans l'atelier de son mari, elle était toujours à appeler son enfant, à crier sa douleur et son affliction et à se couvrir de deuil, quand soudain l'enfant, entendant la voix de sa mère, lui répondit du dedans du fourneau. La mère, ouvrant la porte, aperçut miraculeusement son fils couché au milieu de la braise, si sain et intact que même aucun cheveu n'était atteint.

Interrogé par elle sur la cause de son salut, il dit qu'une noble dame, vêtue d'un habit de pourpre, était venue souvent vers lui et, avec de l'eau, avait éteint les charbons de peur qu'il ne se brûle, et lorsqu'il avait faim l'avait réconforté et fait manger.

Quand Justinien entendit ce miracle, il fit conférer à l'enfant et à sa mère le divin baptême de la régénération et les dédia au service de Dieu.

Quant au père, qui refusa de recevoir les sacrements des chrétiens, il le fit pendre comme parricide à un figuier.

Dans : L'Histoire ecclésiastique de Nicéphore, fils de Calliste (livre 17, chapitre 25)

L'observance purement matérielle de la loi est abrogée à la venue du Christ et que les types se sont désormais changés en réalité. Les lampes ne servent plus quand le soleil est là. La Loi est désormais sans objet et les prophéties n'ont plus qu'à se taire, dès que se montre le Christ.

saint Basile le Grand (sur le baptême)